

qu'elles le laissent voir, un sang crageux, les lignes délicates et révélatrices de la paume, j'ai caressé les doigts fuselés aux ongles en amande (mes doigts croient sentir encore le contact de ta peau fine) et enfin je les ai baisés. T'en souviens-tu, Ulla ? Ce mortel l'a osé ; il a dans ce baiser aspiré ton âme exquise ; sans doute, il en avait lu la permission dans les lignes de ta main gauche, —c'était la gauche, car à droite de toi, sommeillait ta bonne tante.

Est tu veux bien être ma femme ? Sais-tu ce que cela veut dire, la femme d'un homme obscur ? N'as-tu pas peur des réalités vulgaires de mon existence ? As-tu bien réfléchi ? Ah ! Ulla ! mon unique aimée, ne réfléchis pas, ne te laisse pas effrayer. Tu ne t'apercevras pas des épreuves de la vie, je me mettrai entre elle et toi. J'envierais à la souffrance l'empire qu'elle avait sur toi, tout comme j'étais jaloux de tes joies d'enfant. Je veux être seul dans ton âme, je ne souffre en toi nulle autre pensée ; pendant les dernières heures, j'ai épié avec soupçon dans tes yeux limpides si rien ne te troublait que la peine des adieux. Ma bien-aimée, tu le sais, n'est-ce pas ? Il faut que tu ne voies, n'entendes, ne sentes, ne respirez que pour moi, ou nous mourrons tous deux ! Est-ce que je te martyrise ? Ulla, ma princesse. Je sais que je te tourmenterai ; mais tu ne m'aurais pas écouté si tu ne m'aimais pas, et je ne puis être autrement. Je ne connais plus ni digues ni barrières. Tu es à moi ; il faut que tu sois à moi tout entière. Tu ne l'as pas oublié ? Ou ne m'aurais-tu pas bien compris ? Je te laisse encore deux semaines de liberté, pas une heure de plus. Lorsque les cloches de votre chapelle auront encore une fois sonné le dimanche, je viendrai chercher ma femme, et elle ne rentrera plus dans ce château, si ce n'est avec moi. Car je hais les objets qui t'ont connue avant que je n'aie vu ta forme gracieuse. J'en veux aux montagnes, à la rivière, aux rochers et à la forêt, surtout à la forêt à laquelle tu portais tes chagrins. Si j'étais le maître du monde, je la détruirais ; un tremblement de terre engloutirait tout, et je tuerais en toi jusqu'au souvenir. Ulla ! tu es à moi, toute à moi ! Entends-tu ! Je ne supporte en toi pas un souvenir qui me soit étranger.

Mon Dieu ! pourquoi ne puis-je effacer ton passé ; je suis devant lui comme devant quelque chose d'irrévocable qui me rend fou. Pendant des années, tu as ri, parlé, pensé aimé, et je ne puis le défaire ; il faut que j'apprenne à supporter cette idée. Sais-tu ce que j'ai éprouvé lorsque ta première lettre est arrivée, dans ma vieille maison à grands pignons, il y a bientôt quatre mois ?

D'abord, je l'ai regardée avec étonnement ; puis cette main, qui pour la première fois avait tracé mon nom, m'a fait peur ; j'ai été frappé dès le premier abord, de la fermeté correcte des lignes. Avant d'ouvrir l'enveloppe, je secouai cette influence étrange, et me couvris d'un masque de railleur frivole. Mais l'influence reparut, et maintenant je suis soumis à son charme magique. Nous autres audacieux, nous sommes plus vulnérables encore que le reste des humains. Lorsque j'allai à Rauchenstein, je t'aimais déjà, du moins l'image que je me faisais de toi.

Je fis ce voyage pour me guérir par le contraste qui devait exister entre mon rêve et la réalité. J'attendais une belle et noble fille de prince, à laquelle manquerait l'attrait suprême celui d'une âme divine. Je ne sais si je fus heureux ou offensé quand je vis au premier regard, que tu étais bien au-dessus de ce que je croyais, de ce qu'un homme pouvait d'ailleurs se figurer. Il est dur aux gens de mon caractère de se courber devant une nature supérieure.

J'éprouvai d'abord une sorte de colère contre toi et ton charme triomphant. Jamais je ne t'oublierai, te précipitant dans la chambre, curieuse comme un enfant, brusque et ardente, débordante de vie dans tous tes nerfs. Alors tu te redressas ; tu es très grande ! Je crois que tu atteins plus que mon cœur, jusqu'à mon épaule. Quand pourrions-nous nous mesurer l'un près de l'autre, Ulla ! Encore treize jours d'attente ! Ah ! si tu n'étais pas si belle, si tu n'avais rien de ce que les autres admirent ; car tu dois n'être que pour moi seul !

Il faut maintenant que je parte. Une heure s'est écoulée depuis que ta voix a retenti à mes oreilles. Comment supporter tant d'autres heures !

D'ici, au moins, je vois la gare, où tu as disparu à mes yeux, le visage enveloppé de ton léger voile gris. Ton dernier regard n'a pas été pour moi ; il a erré sur la ville, comme si tu lui disais adieu. Ulla, pourquoi ne m'as-tu pas regardé ?

A cause des "autres ?" — "Les autres" existent donc encore pour toi ? — Et pourquoi a tremblé ta lèvre courte et hautaine ? De défi, parce que tu me l'avais refusé, le premier, le seul baiser ? Ah ! mon enfant bien-aimé, mon pauvre petit Ulric, comme tu expieras terriblement ce refus, la première fois que je te tiendrai dans mes bras.

Celui qui s'abandonne à toi,

BRUNO.

XXX

Rauchenstein, 6 juin au soir.

Ma vie !

J'ai ta première lettre dans mes mains, sous mes yeux, dans mon cœur. Je n'ai pas rêvé que je t'appartenais. N'est-ce pas, Bruno ? aussi fort que notre amour, ton cœur sera fort ! Tu m'aideras, tu me soutiendras dans mon pénible chemin ; car je ne puis plus marcher seule depuis que je suis fiancée ! Tout mon orgueil, toute mon opiniâtreté sont brisés, et avec eux, le sentiment de ma force ; je vis seulement parce que j'aime ; sans cela, je voudrais me coucher à terre et mourir, tant je me sens faible. Oh ! ne sois pas jaloux du passé ; il est tout à toi, illuminé par toi ! Mais aide-moi à supporter le présent.

N'est-il pas vrai, tu me comprends mieux que je ne me comprends moi-même ? Tu sais donc que je ne ferai rien de violent. Je ne pourrai ni être heureuse, ni te rendre heureux, si je foulais aux pieds des devoirs sacrés. J'espère triompher de mon père par la patience et la fidélité.

(A suivre.)